

THÉÂTRE DE  
L'AQUARIUM  
LA CARTOUCHERIE

# LE MARDI OÙ MORTY EST MORT

de Rasmus Lindberg

mise en scène François Rancillac

PARIS 12<sup>e</sup> 25 mars → 13 avr. 2014

Tél. 01 43 74 99 61  
theatredelaquarium.com



## REVUE DE PRESSE

# LE MARDI OÙ MORTY EST MORT

**25 mars** → **13 avril 2014**  
du mardi au samedi à 20h30, le dimanche à 16h

création **en France**  
durée 1h

de **Rasmus Lindberg**

traduit du suédois par **Marianne Ségol-Samoy** et **Karin Serres** (Ed. Espace 34)  
mise en scène **François Rancillac**

avec **Julien Bonnet**, **Maxime Dubreuil**, **Thomas Gornet**, **Laëtitia Le Mesle**  
et **Valérie Vivier**, comédiens permanents du Fracas – CDN de Montluçon

scénographie et costumes **Steen Halbro**, lumière **Rosemonde Arrambourg**, son **Michel Maurer**, effets vidéo **Antoine Le Cointe**

photographe du spectacle **Jean-Louis Fernandez**

**production** → Le Fracas-CDN de Montluçon-région Auvergne, le Théâtre de l'Aquarium

Un mardi, un chien fugueur va totalement chambouler le quotidien de papy Johan et mamy Edith, d'un pasteur au bord de la crise de nerf, de son fils Sonny à la gâchette facile, de l'indécis Herbert face à l'explosive Amanda...

Du théâtre écrit comme de la BD, maniant le rire et l'absurde pour saisir au plus près le désarroi des humains.

Un théâtre excitant au possible, à jouer à toute vitesse, insolent et jubilatoire d'un jeune auteur suédois à découvrir absolument !

**PRESSE : CATHERINE GUIZARD** //

**01 48 40 97 88 & 06 60 43 21 13**  
**lastrada.cguizard@gmail.com**

# l'Humanité

LA CHRONIQUE

THÉÂTRE de Jean-Pierre Léonardini

## **François Rancillac invite à la découverte de Rasmus Lindberg, jeune auteur suédois inspiré**

par la bande dessinée, dont il met en scène la pièce intitulée *Le mardi où Morty est mort*. Le vieux Johan calanche d'un coup le nez dans son bol de café, qu'il buvait à heure fixe depuis des années. Sa femme Edith est atteinte d'un méchant cancer. Le coeur d'Amanda, leur petite-fille, balance entre Herbert - que son chien Morty tient en laisse - et Sonny, grand feignant nanti d'un père pasteur et raseur...

À partir de cet effectif réduit, Rasmus Lindberg a tricoté une intrigue drolatique joliment absurde qui en dit long, mine de rien, sur le miraculeux bonheur scandinave. C'est fondé sur le comique de répétition (« running gag ») qu'on a pu repérer, entre autres, dans les aventures a rallonge préméditées par Charles M. Schulz (1922-2000), connues sous l'appellation tantôt de *Snoopy*, tantôt de *Charlie Brown*. Le chien Morty, qui sera écrasé, tient évidemment le haut du pavé...

**Une écriture habile, empreinte de fantasmagories enfantines et d'élans vers un ailleurs fort improbable.**

**Rancillac, avec le concours de Steen Halbro (scénographie et costumes), a opté pour un cadre**

de jeu qui va du castelet de Guignol (comédiens emperruqués visibles à mi-corps) à une odyssée de l'espace comicopoétique, en passant par des réminiscences du *Muppet Show*. C'est original et ça colle de manière inventive à une écriture habile, empreinte de fantasmagories enfantines et d'élans vers un ailleurs fort improbable, propres à tout voyage au bout de l'ennui.

Julien Bonnet, Maxime Dubreuil. Thomas Gomel, Laetitia Le Mesle et Valéne Vivier s'en donnent à coeur joie. Pauvre Morty, clebs qu'on ne voit jamais, maïs qu'on suppose par l'effet du mime, il morfle dur au bout du compte Misérable victime expiatoire d'un humour très noir.

le 31 mars 2014

# Le Monde.fr

Une vie qui se déroulerait sur une journée, sur une semaine, sur une année, sur dix, puis vingt, puis trente années, une véritable bobine n'est-ce pas. Combien de fois ai-je retourné ma cuillère dans la tasse, regardé le ciel en apostrophant la lune, tourné le bouton de la radio, ouvert le robinet, ou prononcé le fatidique « Vite on se couche » ?

La vie est faite de la répétition des mêmes gestes, mêmes tics, et il n'y a pas de « Au secours » qui tienne, c'est comme ça et c'est même fort rassurant, le jour succède à la nuit et vice et versa, sauf qu'un jour, boum patatras, il survient un petit évènement qui court-circuite notre jolie bande, la mort d'un proche, celui que l'on croyait éternel, que l'on croyait retrouver au lever du lit comme l'assiette dans le placard, ou le rayon de soleil à la fenêtre.

Ce boum patatras fait disjoncter les esprits les plus rassis et c'est ce qui amuse le créateur de scénarios, Deus ex machina, Ramus LINDBERG dont l'humour grinçant nous rappelle les romans et les chansons les plus désopilantes de Boris Vian.

Sur la corde raide d'un quotidien quelque peu débile qui nous fait haleter ou pendre la langue comme le chien Morty, Ramus LINDBERG pousse la cantonade avec des cris plaintifs à peine étouffés, donnant à sucer un os à l'un de ses personnages pour une litanie meurtrière catapulte qui à défaut de faire trembler une plante d'eau ou émouvoir Morty, électrise l'estomac.

Pour mettre en scène les personnages de bande dessinée de Ramus LINDBERG aussi adorables que des marionnettes de guignol, il fallait l'ingéniosité et l'inventivité de François RANCILLAC, associées à de formidables comédiens.

Derrière leur castelet, les personnages se démènent comme des poissons la bouche ouverte, perturbés par le lancement d'un obus dans leur calme rivière.

Du véritable « n'importe quoi » parce qu'il y a évidemment quelques pilules dans la vie difficiles à avaler, la mort de son chien, par exemple, la mort de son compagnon. Cela peut rendre fou et transformer en mariée qui s'élève dans le ciel, telle l'immaculée conception, celle qui lâche prise et devient, par un coup de baguette magique, une suicidée joyeuse.

Pour orchestrer cette folie, François RANCILLAC pince les cordes du scénario saignant et cinglé de Ramus LINDBERG, comme un véritable harpiste.

Voilà un spectacle en forme de purge de la terrible routine qui use nos artères, avec quelque féerie en prime, pour tordre la vie de rire, et se remettre d'aplomb en pensant affectueusement à notre Morty.

**Evelyne Trân**  
le 28 mars 2014



*Rideau!*  
*Le blog théâtre de Jack Dion*

**Rasmus Lindberg, vous connaissez ?  
Moi non plus.**

**Merci donc à François Rancillac, grand prêtre du Théâtre de l'Aquarium,** à la Cartoucherie de Vincennes, de nous faire découvrir cet auteur suédois, né en 1980, qui ballade un regard singulièrement décalé sur notre univers, mixte de Jacques Tati et des Marx Brothers.

Cela s'appelle « Le mardi où Morty est mort ».

Morty, c'est un chien ordinaire, bref un de ces trucs qu'il faut sortir à heures régulières car il a des besoins naturels à satisfaire. Monsieur, donc, promène son Morty de chien (on se demande même si ce n'est pas plutôt l'inverse) et voilà qu'il disparaît (le chien, pas le maître).

C'est le coup d'envoi d'une série de gags loufoques, de catastrophes en série, où se trouvent mêlés des personnages improbables mis dans des situations incertaines d'où ils ne peuvent évidemment pas sortir intacts.

On saute d'un personnage à l'autre, du monde ici bas à l'au-delà (pour y retrouver Morty), d'un calembour à un coq à l'âne.

Il y a un peu de l'ambiance des Deschiens (et je ne dis pas ça pour Morty), un peu d'esprit dadaïste, mais c'est du Rasmus Lindberg revu par François Rancillac, et c'est un pur régal.

**Jack Dion**  
le 28 mars 2014

**Pour la première fois, une pièce du jeune auteur suédois Rasmus Lindberg est mise en scène en France. Une création drôle, vive et féroce, présentée au Théâtre de l'Aquarium par son directeur, François Rancillac.**

Il y a beaucoup de Aaahh, de Aha, de Mm, de Bah, de Aargh, de Ooh, dans *Le Mardi où Morty est mort*. Beaucoup d'interjections, d'apostrophes, de répétitions, de mots lancés comme des balles de ping-pong, qui reviennent aussitôt à leur expéditeur, pour fuser de nouveau. Dans l'interview qu'il a donné à La Terrasse le mois dernier, le metteur en scène François Rancillac explique que les pièces du jeune auteur suédois Rasmus Lindberg (né en 1980) racontent nos désarrois contemporains en alliant théâtre et univers de bande dessinée. C'est précisément ce qui apparaît lorsqu'on assiste à ce spectacle qui – après avoir été créé, en mars 2013, au Fracas – Centre dramatique national de Montluçon et de la Région Auvergne – est présenté au Théâtre de l'Aquarium. Un spectacle aux forts accents de BD, comme de dessin animé, au sein duquel les repères spatio-temporaux explosent pour faire surgir un monde à la fois hilarant et angoissé. Plusieurs fois mise en lecture depuis 2011, éditée la même année par les Editions Espaces 34, *Le Mardi où Morty est mort* révèle, à l'occasion de cette première mise en scène en France, une écriture d'une grande originalité.

## **Quand la farce se mêle à la métaphysique**

Cette découverte, nous la devons à François Rancillac, artiste depuis toujours attentif

aux écritures contemporaines. Il signe ici une création qui va comme un gant à la vivacité et la drôlerie de cette farce funèbre. Quel est ce monde qui s'ouvre à nous ? Celui d'un chien, Morty, qui échappe à son maître et se laisse surprendre, sur les genoux d'une vieille dame, par une balle de fusil qui le réduit en charpie. Celui d'un grand-père qui meurt, après avoir fait défiler, en quelques mots, toute la monotonie d'une vie. D'un pasteur qui se met à douter de sa vocation. D'une grand-mère, condamnée par une maladie incurable, qui fait face à un présent qui lui échappe... La majeure partie de la représentation se passe derrière une palissade, de laquelle ne dépasse que le buste des personnages. Il faut beaucoup d'inventivité et beaucoup de précision aux cinq comédiens associés au Théâtre du Fracas (Julien Bonnet, Maxime Dubreuil, Thomas Gornet, Laëtitia Le Mesle, Valérie Vivier) pour faire tourner les rouages de cette mécanique folle. Tous sont remarquables. Accoutrés à la façon de personnages de cartoon, ils nourrissent l'absurdité d'une société humaine tourmentée par les incertitudes de sa condition. On rit beaucoup de choses d'une gravité pourtant pesante. C'est là le cœur du théâtre de Rasmus Lindberg.

**Manuel Piolat Soleymat**  
28 mars 2014 - N° 219



**Comédie dramatique de Rasmus Lindberg, mise en scène de François Rancillac, avec Julien Bonnet, Maxime Dubreuil, Thomas Gornet, Laëtitia Le Mesle et Valérie Vivier.**

De derrière une palissade rose et verte qui sert de castelet, sortent les têtes des personnages de cette histoire absurde, comme d'un théâtre de Guignol moderne.

C'est le choix qu'a fait François Rancillac, pour restituer toute l'énergie et l'efficacité de ce texte rapide et surprenant d'un jeune auteur suédois Rasmus Lindberg, créé pour la première fois en France dans l'excellente traduction de Marianne Ségol-Samoy et Karin Serres.

Six personnages empêtrés dans la banalité de leur existence seront amenés à remettre en question leurs vies et à faire des choix. Tout est raconté sur le style de la farce dans une histoire menée à cent à l'heure qui nous saisit comme une tornade décapante.

Le parti-pris guignolesque permet apparitions, disparitions et manipulations d'accessoires par les comédiens du Fracas (CDN de Montluçon), une petite bande rompue au travail de marionnettes.

Cela permet de restituer admirablement cette écriture rapide et incisive qui télescope les scènes et les lieux, les personnages et les actions à la manière de la bande dessinée, donnant à voir avec une verve caustique et piquante le petit théâtre de la vie.

Rasmus Lindberg, en poussant les situations jusqu'à la frénésie, met le doigt sur des blessures universelles et interroge sur le temps et le sens de la vie. Son écriture directe et sans fioriture, laisse apparaître derrière l'humour dévastateur une tristesse cachée sur le monde actuel.

Pièce immanquable, servie par des comédiens formidables, Julien Bonnet, Maxime Dubreuil, Thomas Gornet, Laetita Le Mesle et Valérie Vivier, «Le Mardi où Morty est mort» est certainement une proposition originale et réussie.

**Nicolas Arnstam**

mars 2014



## « Là, c'est le matin. » dit-il.

Le nœud du drame ? Il est à la rubrique des chiens écrasés. Morty, pauvre clebs échappé à son maître s'attrape une balle perdue, un jour, là-bas, dans une province suédoise, un parc ou quelque chose qui y ressemble. Une mort qui n'est bizarrement pas une faute originelle susceptible d'engendrer une mécanique tragique mais un événement presque anodin, dû à un hasard totalement fou.

## « Là, c'est le soir »

La pièce de Rasmus Lindberg s'attache à des personnages de tous les jours, des personnages simples, épurés de toute introspection, qui vivent les événements dans une immédiateté presque naïve. Ce sont des êtres qui réagissent au temps présent, qui portent le poids de leur passé et de leurs désirs sans intention préalable ou volonté de pouvoir. Ils ont cette vérité du quotidien, loin de l'héroïque conscience des personnages aux prises avec des choix cornéliens, en réaction instinctive, presque animale, ils sont juste des bouillons d'émotions.

## « Là... c'est le matin »

Dans cette immédiateté, chaque personnage de cette pièce est comme une flamme en marche. Nulle quête ne les habite : ils sont dans l'épidermique, en réaction sensuelle avec les événements qu'ils affrontent. Mais chacun d'eux porte, malgré lui, le poids des manques et le poids des peines.

L'écrasement des tragédies. Dans ce collage de vies, chacune prise dans son propre reflet, tout s'égalise : la mort d'un mari avec qui l'on a vécu bravement toute une existence morne, la rupture amoureuse déchirante d'un jeune couple, la disparition de son toutou, un cancer sans rémission, un désir capable de soulever des montagnes, un suicide... chaque drame personnel supprime le drame de l'autre. Mais ceci est le fond noir de la farce car l'écriture de Rasmus Lindberg n'est que pirouette et légèreté.

## « Là, c'est dix-sept ans après. »

François Rancillac a trouvé le truc qui lui permet de voltiger d'un lieu et d'un personnage à un autre sans perdre une seconde, car le texte est construit en courtes scènes vives et aléatoires. Une palissade ferme le plateau : c'est derrière ce castelet géant, comme dans un chantier de destruction ou de reconstruction, que vont apparaître les personnages. Le fil du récit se tisse à mesure de leurs apparitions. Ils sont extravagants, burlesques, hors de la réalité dans laquelle ils sont pourtant si englués. Ils portent perruques, postiches, déguisements, s'agitent parfois comme des marionnettes infatigables et déclenchent sourires et rires. Un rire libérateur, bienfaiteur.

## « Là, c'est le soir. Là, c'est le matin. Là, c'est le soir... »

Cette scénographie a l'avantage de mettre sur le même plan, comme à égalité, des drames qui « normalement » ne devraient pas être comparables : le désarroi du maître qui perd son chien, la désolation de celle qui apprend qu'elle a une maladie incurable, l'abîme de souffrance de celui qui est quitté par la femme qu'il aime, l'insondable désespoir de celle dont la passion amoureuse est repoussée... une sorte d'infanchissable égoïsme régit chaque vie. Mais l'auteur ne fait qu'un constat comme on renifle l'air du temps... Là, c'est le jour où on a été à Copenhague.

Ce spectacle a cette vertu : se pencher sur des inquiétudes contemporaines au fond âpre en leur insufflant une humanité simple et joyeuse, drôle, dérisoire et sensible. Un instant.

**Bruno Fogniès**  
le 28 mars 2014



# Théâtre du blog

La pièce de l'écrivain suédois est écrite pour deux hommes, deux femmes et un chien, une distribution qui se veut désinvolte et qui suscite la curiosité du spectateur amusé. Le Mardi où Morty est mort est un titre inédit : le dit Morty appartient à l'espèce canine mais l'événement fatal qui le concerne, ce fameux deuxième temps d'une semaine quotidienne longue des travaux et des jours, fait encore le point sur la situation existentielle de son maître et de ses rencontres à cette date indéterminée.

L'intrigue ne débute pas sur l'image du chien et de son maître, spectacle idyllique d'une compagnie animale frétilante pour médecin solitaire, mais sur une scène qui évoque le sentiment d'une répétition vaine et invariable dans l'espace et le temps d'un passage sur terre sans éclat : «C'est le matin...C'est le soir...»

Un couple âgé, portant ostensiblement perruque, se tient derrière un long comptoir élevé aux couleurs joyeuses, métaphore ironique du promontoire savant où l'on tient des discours métaphysiques. Le vieil homme égrène les journées qui passent et la vie qui s'en va ; son épouse, elle, tient un grand bol couleur vert printemps et s'esclaffe de la saveur agréable de son café.

Lumière et noir en alternance sur le couple, comme des éclats photographiques. La vie est absurde et son sens échappe. Lui, toutefois évoque un voyage à deux à Copenhague, souvenir de bonheur resté jusqu'au bout dans la mélancolie ambiante d'aujourd'hui.

Mais il meurt soudainement; suivent les obsèques avec la veuve, la petite-fille et un pasteur en crise intérieure qui fait des ratés lors de sa prédication en chaire. Le public voit les fidèles de dos : des chevelures de marionnettes de carnaval brutalement installées... Les êtres ne sont que des pantins !

À partir de ces funérailles, tout va se déglisser dans l'organisation de la vie de chacun : la grand-mère est atteinte d'un cancer fulgurant, la jeune fille, en mal de voyage et d'ailleurs, est sur le point de rompre avec son compagnon, le jeune fils du pasteur désœuvré et amoureux d'elle, en sweat, casquette, et pantalon de gym, Elle va avoir le coup de foudre pour le médecin au chien, mais l'étincelle d'amour est davantage pour elle que pour lui qui promène Morty... ..

Julien Bonnet, Maxime Dubreuil, Thomas Gornet, Laëtitia Le Mesle et Valérie Vivier, associés au Fracas-Centre Dramatique National de Montluçon, s'en donnent à cœur joie et la mise en scène que signe François Rancillac, ludique, aux tons pastels et vitaminés, est absurde à souhait mais jamais chaotique.

Les acteurs volubiles s'amuse dans un univers à la fois simple et extravagant : la maison, le temple, le cimetière avec ses petites croix grises d'un paysage nocturne digne d'Elseneur et les rues de la ville, jusqu'au moment où l'amant éconduit se met en colère et tire pour se venger.

La grand-mère choisit cet instant pour en finir avec la vie et s'envole sous la voûte céleste, au milieu des étoiles et non loin de la lune ; on voit la vieille dame en figurine miniaturisée, visiter les nuits pleines de lumière de la galaxie et le pasteur perdu sur la terre apparaît en ange aux ailes blanches et aux oreilles de chien.

Cette farce burlesque est un micro-conte lunaire, un bonbon acidulé...

**Véronique Hotte**

le 27 mars 2014